

Horn, quatre petites lettres

Isabelle Autissier
Navigatrice

Il suffit de quatre petites lettres HORN, pour faire rêver tous les marins, pour convoquer des souvenirs de lectures d'adolescents et de promesses rarement tenues « quand je serai grand, j'irai ». C'est sans doute la première chose qui remonte à la mémoire quand, quelques dizaines d'années plus tard, le sombre cap se dresse devant l'étrave. Qu'a-t-il de plus que ses semblables ? Juste un peu plus loin, plus sud, plus froid et plus tempétueux ? Non, il est aussi le symbole de l'inaccessible, celui qui nous rattache à l'histoire de tous ces marins avant nous dont certains gisent encore là-bas.

Passé cette première ivresse et la contemplation de l'austère et sublime falaise, il faut prendre le temps de savourer tout ce territoire tout entier dont seul l'extrémité fait la couverture des magazines. Car la Patagonie est immense et diverse. C'est encore une nature quasi vierge sur laquelle les *tour operators* n'ont pas encore posé leurs pattes. Fantastique, parfois coléreuse, inattendue, la Patagonie s'apprend au cours de lentes navigations de *senos* (fjords) en *ventisqueros* (glaciers) et de *baías* en *cabos*. La neige peut tomber en été, le calme régner en hiver. Les quatre saisons peuvent défilier dans la même journée et parfois la même heure. La saveur de ces navigations c'est justement l'obligatoire attention qu'il faut porter à l'environnement. C'est lui qui permet de ne jamais manquer les merveilleux cadeaux d'une lumière rasante, du bleu d'un glacier ou du vol d'un albatros. On amarre solidement le bateau aux arbres de la rive, on s'essouffle à grimper dans la forêt de ronces et de hêtres et, tout en haut, le paysage se donne avec les méandres du canal de Beagle, les plans infinis de pointes et de montagnes, les nuages tourmentés qui nimbent l'horizon de mystère. On voudrait aller toujours plus loin, connaître chaque recoin, chaque îlot. Même après des années, on découvre encore une échancrure sauvage où l'on se sent revenu à l'origine du monde.

Un jour, bravant l'angoisse, on se décide à continuer plus sud encore que le cap Dur. Aucun marin, même ceux qui depuis vingt ans fréquentent ces parages, ne peut fanfaronner qu'il a bien dormi la veille de s'élancer dans le détroit de Drake. Ces 600 milles qui conduisent à la péninsule Antarctique ont forgé leur réputation à coup de chavirages, démâtages et disparitions. De l'autre côté, s'étend une étrange terre promise : un paysage en noir et blanc, un camaïeu de grisâtre et bleuâtre qui jouent avec la lumière rasante des hautes latitudes avec, quelques rares journées, l'éclat glacé d'un



soleil net et pur. L'Antarctique est définitivement un lieu où l'homme n'a pas sa place. Au mieux peut-il y passer, presque en cachette, remerciant à chaque instant la glace de l'admettre en son royaume. Là-bas, le marin perd ses certitudes, un mouillage n'est jamais sûr quand les icebergs rodent, un passage bien ouvert dans la banquise peut se refermer en quelques minutes d'une renverse de vent ou de courant. Plus que jamais, il faut être à l'affût, observer et tenter de comprendre. Mais la récompense est là, en permanence. Qui se lassera des formes futuristes des glaces, qui semblent sorties du cerveau d'un géant au comble de la créativité. On a tout dit des tours, des arches, des châteaux enchantés créés par la glace. Mais il faut en plus imaginer tout ce petit monde en mouvement, dansant un ballet sidérant et parfois mortel, chaque iceberg évoluant selon les courants ou les vents que sa forme lui fait atteindre. Les cartes sont incertaines, peuplées de grands blancs qui laissent songeurs, les sondes sont rares. D'un voilier à l'autre, circulent des plans levés à la main, annotés par des années d'expériences. Heureusement la lumière est quasi permanente. À peine le soleil touche-t-il l'horizon le faisant passer du rose au violet qu'à nouveau le jour revient et la surveillance des glaces se fait plus facile. Pas de bruits dans ce pays blanc, seul le grondement de la mer sur la banquise, le rythme lent et sourd de la houle qui s'écrase sur les falaises de glace, de temps à autre une détonation venue du cœur d'un glacier, signant quelque déchirure interne et, par bonheur, le doux babil des manchots. Tout à coup, sans prévenir, 60, 80 nœuds de vent tombent des hauteurs, la mer fume, des pointes de glace vous laboure le visage, les icebergs entrent dans une folle danse. Qu'un seul d'entre eux franchisse la moraine sous ce souffle dément, qu'il se prenne dans la chaîne et c'en est fait. Le bateau part s'écraser sur la banquette de glace. Une heure, deux heures, parfois cinq ou six et il retombe aussi brusquement qu'il est arrivé, laissant l'équipage épuisé et soulagé. À quelques milles de là, seule une petite brise a soufflé. Comment savoir ?

Littérature et mer

Horn, quatre petites lettres

ISA, trois petites lettres pour une grande dame de la mer

On ne présente plus Isabelle Autissier la navigatrice, qui fut la première femme à faire, en course, un tour du monde à la voile. Elle s'est illustrée dans de nombreuses épreuves, en solitaire ou en équipage, et chacun conserve en mémoire, son chavirage lors de la course autour du monde en solitaire, « Around Alone », en 1999, et son spectaculaire sauvetage par le navigateur italien, Giovanni Soldini.



Isabelle Autissier au Cap Horn

Mais il y a une Isabelle Autissier plus secrète, Isabelle Autissier le marin. Ce mot, qui n'a pas de féminin utilisable dans ce sens, nous en dit beaucoup plus que ce mot technique de « navigatrice », il évoque en plus, la connaissance intime et l'amour de la mer, mais aussi des rivages qui la

bordent, des gens qui y travaillent et qui en vivent, des animaux qui la peuplent ou qui la survolent. C'est cette Isabelle là qui nous parle du Horn, de la terre de Feu, du « Drake » et de l'Antarctique, elle qui vit plusieurs mois par an, en été et en hiver, à bord de son voilier *Ada* dans ces parages si souvent qualifiés d'inhospitaliers. Lorsque l'on parle d'*Ada*, le mot qui vient à l'esprit, bien qu'il soit étymologiquement bien peu adapté est « rustique » : simple, costaud, pas très performant si on le compare aux « bêtes de course » qu'Isabelle a skippees, mais accueillant et chaleureux. À bord, elle a conduit des expéditions passionnantes et vécu des moments très riches qu'elle relate dans des livres écrits à quatre mains, « Le Salut au Grand Sud » avec Eric Orsenna, ou « Versant Océan » avec Lionel Daudet, livres où l'humain est toujours présent et l'émerveillement constant devant cette nature pourtant si peu clémente.

Dans les parages du Horn, Isabelle est dans son jardin, elle en connaît les moindres recoins, il suffit de la voir prendre son mouillage, de nuit dans une petite crique sans lumière pour s'en convaincre ; elle appartient, en toute simplicité et en toute modestie, à cette poignée d'allumés qui considèrent qu'il n'y a pas de plus beau paradis pour naviguer que ces contrées inhabitées et donc préservées.

Il y a beaucoup d'autres Isabelle, l'historienne des expéditions polaire, l'écrivain de la mer (cette fois on peut dire écrivaine !), la chroniqueuse de radio, l'opiniâtre défenseur (c'est quoi le féminin ?) du milieu marin engagée dans le « Grenelle de la mer », et sûrement beaucoup d'autres encore, mais au fond, le « marin » au sens le plus noble, englobe tout cela, car c'est sur la mer qu'elle vit, de la mer qu'elle vit, et de la mer qu'elle parle si bien.

Yves Kerhervé

On peut rester, revenir cent fois, on a toujours l'impression d'une première fois, on apprend encore et toujours et l'on s'émerveille.

Au terme d'une longue traque des isobares sur les modèles météo, on se décide à refaire route au nord et à retrouver le monde des vivants. La Patagonie que l'on avait perçue comme austère et dure apparaît maintenant comme un doux



Le Canal de Beagle

paradis. Le vert, le rouge, le jaune n'en finissent pas de vous étonner.



L'Ada 2 au mouillage dans les chenaux de Patagonie

Mais à peine en a-t-on fini des veilles et des alarmes que déjà, il vous prend le goût d'y retourner. Charcot a merveilleusement su décrire ce paradoxe en une seule et belle phrase : « *D'où vient cette étrange attirance pour ces régions polaires, si puissantes si tenaces, qu'après en être revenu, on oublie toutes les fatigues physiques et morales pour en songer qu'à retourner vers elles.* »



La balise des Éclaireurs